

Bulletin d'histoire politique

Entre les rues Coloniale et Saint-Urbain Les Juifs ashkénazes dans les années 1930

J.-Ignace Olazabal



Volume 9, Number 2, Spring 2001

Les années 1930 au Québec : une société à la recherche de son avenir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060464ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1060464ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Olazabal, J.-I. (2001). Entre les rues Coloniale et Saint-Urbain : les Juifs ashkénazes dans les années 1930. *Bulletin d'histoire politique*, 9(2), 84–96.
<https://doi.org/10.7202/1060464ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Entre les rues Coloniale et Saint-Urbain

Les Juifs ashkénazes dans les années 1930¹

J.-IGNACE OLAZABAL
DÉPARTEMENT D'ANTHROPOLOGIE
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

La mosaïque des groupes ethno-confessionnels qui forment le paysage social montréalais se dessine, dès le début du XX^e siècle, en regard de cette réelle, symbolique et imaginaire ligne de démarcation que constitue le couloir situé entre Bleury-Parc et Saint-Denis. Sorte de frontière mobile, cette bande de territoire divise la population montréalaise sur une base ethno-religieuse plutôt que socio-stratigraphique, avec à l'est les Canadiens français, à l'ouest les Anglo-Écossais, le centre (le couloir en question) étant réservé aux minorités ethniques fraîchement débarquées (Italiens, Juifs, Chinois, Yougoslaves, Polonais...), mais aussi à une partie du prolétariat canadien-français en provenance des régions rurales. Partant du territoire compris entre le *Faubourg à m'lasse* dans le quartier d'Hochelaga-Maisonneuve et le Vieux Montréal, cette population ouvrière multi-ethnique progressera à partir des années 1910 vers le nord, dans le prolongement de ce qu'il a été convenu d'appeler le *Red Light District*. Sis au pied du Mont-Royal, situé entre les deux mondes, espèce de *no man's land* pour les Anglais, les Écossais et beaucoup de Canadiens français, le quartier était réservé aux nouveaux arrivants, des Juifs surtout, mais aussi des Bulgares et des Yougoslaves².

C'est entre l'actuel Chinatown et le port, ainsi que dans le Faubourg Saint-Laurent, que s'organise, entre 1880 et les années 1910, la première vie juive ashkénaze à Montréal³. Si la population israélite était à peine perceptible en 1881 — au moment du début de la grande migration ashkénaze — n'atteignant même pas le millier de membres (811)⁴, 6975 Juifs habitent Montréal au tout début du XX^e siècle (sur une population totale d'un quart de million). Suivant un impressionnant flux migratoire vers l'Amérique, entre 1900 et 1930 les exilés qui descendent à la gare Windsor en provenance de Halifax sont originaires de Lituanie, de Roumanie et puis, secondairement, de Russie, d'Ukraine, de Biélorussie et de Pologne⁵. Dès les années 1910, la

poussée démographique provoquée par l'immigration massive des Juifs fuyant les pogroms des Blancs en Ukraine et le désordre instauré par la Révolution bolchevique (1917-1921) se fera bien sentir à Montréal. 60000 Juifs y habitent au moment où le Canada ferme ses frontières en 1930⁶. C'est là la population souche du groupe ashkénaze — de laquelle une quatrième ou une cinquième génération native de Montréal sont aujourd'hui issues⁷.

Ces migrants ashkénazes proviennent en général du milieu prolétarien ou artisanal, quand ils ne sont tout simplement dépourvus d'une quelconque qualification professionnelle (les *luftmensh*, vendeurs sans magasin ni capital, « guenillous » courant les campagnes, ou les *costermonger*, vendeurs itinérants en carriole non spécialisés, composaient une partie importante de la population active parmi les migrants). Ils s'installeront dans les zones les plus populaires (entendons, les plus pauvres), au même titre que l'ensemble des migrants, tant les étrangers que les Canadiens français. On remarque cependant dès la première heure parmi cette nouvelle population une intelligentsia active et rassembleuse, revendiquant à la fois la sauvegarde d'une culture tendant à être annihilée en Europe de l'Est, le *yiddishkeit*, et une culture transnationale de classes fondée sur la défense des droits et de la dignité des travailleurs⁸.

Nous ébaucherons ici un portrait d'un quartier multi-ethnique entre 1930 et 1940, ayant englobé une partie considérable de la classe ouvrière de Montréal, et ayant un moment participé à la rencontre des cultures. Reconnu par certains pour son côté mal famé (prostitution, recel, insalubrité) et bigarré, et par d'autres pour la solidarité sociale et un certain esprit de convivialité, le *Red Light District* est un lieu de mémoire⁹ fascinant qu'il conviendrait d'étudier à la façon de la Nouvelle histoire¹⁰, par une espèce d'ethnographie à la mode de Chicago¹¹. P.-A. Linteau, parlant des contours de la sociabilité montréalaise, affirme avec raison qu'entre la sociabilité informelle, spontanée, et la sociabilité formelle, structurée, la deuxième demeure bien mieux connue que la première. Autrement dit, les témoignages rendus par la mémoire historique sont beaucoup plus nombreux que ceux issus d'une mémoire dite collective.

Au-delà du noyau familial, la sociabilité urbaine s'exprime à l'école, à l'église, dans le milieu de travail et surtout dans le milieu résidentiel. La rue, son appendice la ruelle, ainsi que les magasins qui la bordent, sont des lieux de rencontre et d'échange où se nouent les amitiés, se forment les alliances et s'expriment les inimitiés¹².

Nous ne croyons pourtant pas, comme Linteau le soutient toujours, que le phénomène des alliances et des inimitiés ait systématiquement été accentué par « la ségrégation sociale et ethnique qui s'installe immanquablement

d'une rue et d'un quartier à l'autre »¹³. Notre contribution, qui ne cherche pas à invalider fondamentalement l'assertion de Linteau, veut simplement montrer que ces espaces de sociabilité informels pouvaient transcender les frontières ethniques, tout en admettant qu'en règle générale les frontières ethno-religieuses étaient bien établies.

Nous nous contenterons d'ébaucher un portrait, partiel et très lacunaire, d'une partie de la société de ce quartier, démographiquement importante, en nous référant au point de vue de Juifs qui y habitèrent entre 1910 et les années de la grande dépression¹⁴. Nous montrerons comment le boulevard Saint-Laurent devient une sorte de frontière à partir de laquelle deux mondes sont départagés. À l'est, nous retrouvons une concentration d'ouvriers, d'artisans et de boutiquiers pauvres ou modestes, issus des diverses confessions, généralement formée par de nouveaux arrivés. À l'ouest, nous retrouvons une population majoritairement juive, davantage centrée sur une vie communautaire. Regroupant une population davantage petite bourgeoise, l'ascension sociale se mesure par rapport à la proximité des rues Hutchison et Querbes à l'ouest.

1. UNE PREMIÈRE MOBILITÉ SPATIALE

Au début du XX^e siècle, Montréal n'était qu'une ville aux dimensions modestes (par rapport à son étendue actuelle), limitée dans son axe nord-sud par le fleuve et la rue Prince Arthur, la rue Ontario délimitant le haut du bas de la ville. Cette démarcation est alors nettement établie (comme dans la ville de Québec) par le degré d'altitude, lequel correspond alors au niveau de stratification sociale. Mais la double opposition véritablement déterminante, c'est celle qui à partir des années 1920 viendra cloisonner l'« est » et l'« ouest ». Ici, c'est le boulevard Saint-Laurent, principale voie reliant Montréal au nord de l'île (et donc aux villages sis des deux côtés de cette artère), qui marque la limite, non plus entre des classes sociales, mais entre des groupes ethno-confessionnels. La rue Ontario, ligne de partage signifiante jusque vers 1920, lieu de démarcation entre les classes sociales, perdra rapidement son influence topologique-symbolique au profit du boulevard Saint-Laurent, modifiant du coup les repères géographiques (et culturels) dans la conscience collective des Montréalais¹⁵. C'est à partir de cette distanciation socio-toponymique que se développe, dans les années 1920, la dichotomie entre les *Uptowners*, Juifs britanniques (d'origine séfarade et ashkénaze), membres de l'establishment anglo-écossais, et les *Downtowners*, Juifs pauvres ou de modeste condition, ouvriers, boutiquiers ou artisans d'origine ashkénaze et parlant le yiddish¹⁶.

Lorsque l'exiguïté du Vieux Montréal contraint les nouvelles cohortes d'immigrants, qui n'arrivent plus à être localisées dans cette première implantation, à se déplacer vers le nord, à la « conquête » des villages de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Louis-du-Mile-End, ce sera selon une logique démo-spatiale fondée sur les clivages ethno-confessionnels, une stratification socio-spatiale donnée par la colonisation britannique, le capitalisme américain et l'ethnonationalisme défensif d'une bonne partie de l'intelligentsia et des notables canadiens-français. Alors que les Chinois demeurent dans l'ancienne ville, les Juifs et les Italiens remontent, tout en la revitalisant, l'artère commerciale développée le long du boulevard Saint-Laurent en direction nord¹⁷, les premiers s'installant massivement, et ce jusque dans les années 1950, aux environs du Parc Jeanne-Mance (alors le *Fletcher's Field*), constituant la masse des Juifs *downtowners*, et formant un groupe ethno-culturel qui devient rapidement prépondérant dans le secteur, tandis que les deuxièmes s'arrêtent de l'autre côté de la voie du chemin de fer, au nord de la rue Van Horne.

Ainsi, à l'issue d'un premier mouvement en direction nord se trouve l'emplacement qui, entre les années 1920 et 1950 (deux générations durant), abrite l'ensemble des Juifs *downtowners*. Il s'agit d'une zone urbanisée depuis peu, couvrant la partie occidentale des anciens villages de Saint-Jean-Baptiste, Saint-Louis-du-Mile-End, et Côteau-Saint-Louis (aujourd'hui le secteur ouest du Plateau Mont-Royal, le Mile-End et Milton-Park). Des zones agricoles à l'origine, ces villages sont annexés à la ville de Montréal entre 1893 et 1909. La zone de peuplement juive se déplace entre les années 1910 et 1940, en traversant les quartiers de Saint-Jean-Baptiste et de Laurier pour se fixer provisoirement à Saint-Louis-du-Mile-End et sur le Plateau Mont-Royal, avant que la mobilité vers l'ouest à partir des années 1950 ne vienne mettre fin à celle suivant l'axe sud-nord.

Or à l'intérieur de cet établissement (quelque 70 000 personnes à l'aube des années 1950), il nous est possible d'établir deux parties relativement distinctes. Certains de nos informateurs rappellent comment les rues les plus à l'est (Saint-Dominique, Coloniale, Henri-Julien et Laval) recelaient les plus pauvres parmi les immigrants¹⁸, la prospérité se trouvant à l'ouest, atteignant déjà un niveau plus respectable à partir de la rue Saint-Urbain.

Si cette mémoire du temps et des lieux tend aujourd'hui à n'être que l'apanage de la mémoire historique, elle peut encore être éveillée lorsque les vieux gardiens de cette mémoire racontent. Par exemple, ces usines et manufactures aujourd'hui désaffectées, mais qui constituèrent en leur jour un important lieu de sociabilité urbaine (avec la famille et la congrégation religieuse), occupent en l'occurrence une place fondamentale dans la mémoire de tous ces Juifs que la migration prolétarisa. Ces édifices, qui

remplacèrent bien souvent les synagogues en tant qu'institutions d'encadrement social, étaient alors les centres de communalisation d'une frange non négligeable de la judaïcité montréalaise¹⁹. Le témoignage d'une femme juive, qui se rapporte exactement en 1930, et qui raconte comment son père refusait qu'elle poursuive des études, illustre bien ce passage d'un cadre à un autre — en y ajoutant, sans trop faire attention, une symbolique fascinante, sur ce passage entre la synagogue et l'usine :

The [scholar] fees were only \$2 a month. I told my father that I would pay it myself but he refused. And that's what I did. I was about 16. Somebody around the people we knew gave me a job in Pekko Hats on Peel. And there is a very interesting souvenir: when I looked through the window I saw the first Spanish and Portuguese synagogue (Femme de *seconde génération*, 76 ans).

Ce double encadrement social identitaire, par l'orthodoxie juive d'une part, et par un mouvement prolétarien relativement regroupé et syndicalisé²⁰ d'autre part, n'est pourtant pas propre à l'Amérique, ayant déjà prévalu en Europe de l'Est. La tradition bundiste²¹, méprisée par les bolcheviques²² et les trotskistes comme par les orthodoxes et les hassidim, imprime sa trace sur au moins deux ensembles générationnels de Juifs ashkénazes nord-américains. Les premières décennies de ce siècle verront reconstituée la coexistence qui régnait dans le *shtetl* à travers le monde du *landsmanshaft* — l'association volontaire de migrants originaires d'une même localité — généralement formé par des Juifs orthodoxes s'exprimant à travers le souvenir du terroir et la reproduction d'une *gemeinschaft* fondée sur l'esprit de congrégation, mais aussi de la fraternité des ouvriers affiliés à des syndicats tels que l'Amalgamated Clothing Workers of America ou des associations juives de combat ouvrier comme le Workman's Circle (Arbeiter Ring) ou le Jewish National Workers' Alliance (Folks Farband).

2. UNE ÈRE D'INCERTITUDES: LES ANNÉES 1930

2.1. À L'EST, LE RAPPROCHEMENT

L'étranger n'est pas seulement celui qui est loin, c'est aussi celui qui, venant de loin, est ici, tout près, dit Zygmunt Bauman²³. On se souvient de son arrivée et de ce seul fait, sa présence s'insère différemment. En outre, puisqu'il est venu, il peut partir. Horriblement ambigu et hors de la classification binaire, l'étranger génère l'ambivalence :

The stranger disturbs the resonance between physical and psychical distance — he is physically near while remaining spiritually remote. He brings into

the inner circle of proximity the kind of difference and otherness that are anticipated and tolerated only at a distance²⁴.

Dans l'antisémitisme, comme dans la situation de l'étranger dont parle Zigmunt Bauman, il y a l'établissement et le maintien de la distance, tant mentale que physique. C'est dire que la force du préjugé tendra à l'emporter sur la volonté de savoir et de connaître celui dont il s'agit. À Montréal, et le discours de nos informateurs tend à en apporter la preuve, l'antisémitisme semble être une pratique que l'on retrouve chez certains plumitifs influents issus de la petite bourgeoisie et du clergé (qui ne connaissaient personnellement la plupart du temps aucun Juif), mais aussi au sein des appareils d'État et parmi la haute société anglo-écossaise, plutôt que parmi ces ouvriers canadiens-français qui, comme les ouvriers juifs, grandirent autour de la rue Coloniale²⁵, en partageant une même condition sociale. C'est cette étroite lisière qui constitue, au XX^e siècle, le lieu de rencontre par excellence entre Juifs de langue yiddish et Canadiens de langue française. Deux de nos informateurs qui grandirent dans ce même quartier ouvrier de l'ancien Côteau-Saint-Louis racontent l'interaction entre les enfants issus de toutes origines :

I can tell you that Montreal was really the best place for a Jew to start. There was less antisemitism in Quebec than elsewhere in Canada... The type of antisemitism was more or less confined to say: «maudit Juif!». But it stopped there. When I was a child we played all together, the Italian boys, the French... But antisemitism as such was not as virulent, except for the thing when playing: «maudit Juif». It didn't mean anything, it was just an expression, and more or less meant: «Oh, the hell with it!». There was no animosity, no hatred. It is different from saying to you: «Oh, you are a Jew!»... (Homme de seconde génération, 90 ans).

Il y avait ce petit garçon canadien-français avec qui je jouais. Et sa mère était si gentille. Et tous ces enfants avec qui nous jouions au ballon. Je n'ai pas été élevée dans la restriction ou l'inimitié. Je n'ai pas été élevée par le biais de préjugés. Et pour ma part, je préfère vivre comme ça, tous ensemble, que dans un ghetto (Femme de seconde génération, 80 ans).

Le discours des vieillards interviewés est généralement ouvert sur les autres cultures. Ceux-ci ont en effet connu cet Autre auquel ils ont su s'identifier. Un homme de 76 ans, natif de la rue Saint-Dominique et qui vit aujourd'hui avec une conjointe catholique, qu'il accompagnera même à la messe à l'occasion, déclare que la coexistence pacifique des cultures religieuses (catholique, juive, mais aussi chrétienne orthodoxe) et nationales dans les années 1920 et 1930 était généralement de mise dans le quartier. Le sentiment de participer d'une culture œcuménique, complexe et diglossique,

avec le français comme fait dominant dans la sphère inter-relationnelle, fait dire à quelqu'un comme Alan B. Gold, natif de la rue Saint-Dominique, et fils d'un immigrant, chiffonnier à ses débuts à Montréal :

La famille a déménagé du sud au nord et du nord au sud, au gré des naissances de mes frères et soeurs : rues Hôtel de Ville, Chateaubriand, Saint-Denis. Sur Saint-Denis, notre maison était proche de l'église. Chaque matin, la bonne — elle s'appelait Rose — nous amenait à la messe, mon frère et moi. C'était sa façon de nous surveiller, en attendant le réveil des parents. Je revois encore le curé me posant la main sur la tête et déclarant : « Ça, c'est du bon petit monde ». Comme beaucoup d'enfants juifs de l'époque, je parlais yiddish à la maison, anglais à l'école et français dans la rue ²⁶.

Cette intersection qui traverse ces deux communautés se réalisait à travers le partage d'une même condition socio-économique, même si cette rencontre se limitait souvent, il est vrai, à de cordiales relations de voisinage et au fait d'œuvrer dans les mêmes usines que des Canadiens français. Toutefois, la religiosité ambiante et la participation ouvrière — aussi limitée fut-elle — contribuèrent à transcender les origines culturelles et nationales.

2.2. À L'OUEST, UN AUTRE MONDE

Majoritairement peuplée par des Juifs, la zone contiguë à l'ouest du boulevard Saint-Laurent est ce que d'aucuns appelleront un *ghetto* ²⁷. Quant à nous, on a préféré surnommer cette aire le « *shtetl* Saint-Urbain » parce que c'est à l'intérieur de ses limites (débordant amplement sur les deux autres villages mentionnés) que se réalise, à travers l'ensemble des manifestations socio-culturelles du lieu originel, la reconsolidation de la communauté juive de Montréal. Notons qu'on observe dès avant les années 1930 une volonté, chez de nombreux Juifs habitant à l'est du boulevard Saint-Laurent, de traverser cette frontière, l'ouest représentant alors pour les immigrants et leurs descendants le progrès socio-économique, le chemin de l'émancipation et de la mobilité sociale. Espace bien délimité, le « *shtetl* Saint-Urbain », avec son pluralisme confessionnel et linguistique, se rapproche de la bourgade originelle — un parallèle que Lothar Baier a justement effectué en comparant Lemberg (*shtetl* galicien, aujourd'hui Lvov en Ukraine) et Montréal, deux localités à « la croisée des langues » (et des cultures), ou, pour parler comme Sherry Simon, où « le trafic des langues » est constitutif du paysage social et des rapports entre les groupes ²⁸.

Or ce quartier qui verra grandir les *deuxième* et *troisième* générations n'est, une fois de plus, qu'un lieu de passage, dont le caractère transitionnel est fonction du pouvoir de mobilité sociale, freiné pour le moment par des conditions socio-économiques précaires que la crise des années 1930 vient

aggraver. Cette grande dépression qui dure jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale est vécue dans cette zone tampon avec une plus grande sérénité. On assiste en cette nouvelle époque d'incertitude à une meilleure couverture communautaire pour les démunis et les nouveaux arrivants grâce aux innombrables *Sick Benefit Societies*, en plus des Sociétés de secours (dont la Federation of Jewish Philanthropies). Des médecins ou des pharmaciens juifs soignaient les plus démunis gratuitement ou étaient retribués bien des années plus tard²⁹. Ceux qui ne pouvaient payer leur loyer, faute de travail, n'étaient plus évincés comme avant³⁰. Les soupes populaires, les hospices et la solidarité de base permettent aux Juifs nouvellement arrivés de se maintenir à un degré moins misérable que celui auquel furent soumises les cohortes précédentes.

La vie juive y est ici plus intense que de l'autre côté du boulevard Saint-Laurent, le quartier consacré aux nouveaux venus et davantage investi par les institutions sociales catholiques. Il n'est pas étonnant, sans remettre pour autant en question les principes œcuméniques en vigueur sur les rues Coloniale ou Saint-Dominique, que les immigrés, et surtout leurs descendants, aspirent généralement à passer à l'ouest, où les conditions matérielles d'existence et l'encadrement social juif étaient bien supérieurs. Si cette démarcation qui divise la population pauvre et misérable de celle des petits bourgeois, des boutiquiers et des artisans, est clairement établie, c'est pour être mieux traversée. D'une part, l'ensemble des institutions juives, avec lesquelles tout Juif avait plus ou moins affaire, se trouvait dans le « shtetl Saint-Urbain ». D'autre part, qui ne rêvait d'habiter sur l'avenue Querbes, aux frais ombrages des grands arbres, dans un environnement spacieux et propre ?

Signalons cependant à quel point l'œcuménisme de la rue Coloniale se trouve en contraste, encore dans les années 1940, avec les croyances en vigueur un peu plus à l'ouest. En font foi les perceptions racistes que les jeunes gens dont parle Richler dans *The Street (Rue Saint-Urbain)*, habitant le versant occidental du boulevard Saint-Laurent centré sur la rue Saint-Urbain, pouvaient avoir des Canadiens français³¹.

Ce mépris de l'Autre, si proche et si lointain en même temps, tendance réciproque lorsque nous quittons le corridor du *Red Light district*, nous ramène à la conception de l'étranger de Bauman. Ici antisémitisme et racisme anti-Canadien-français opèrent sur des registres semblables. Dans le cas des Juifs ashkénazes et des Canadiens français, cette « mé-rencontre », pour utiliser le concept de Bauman, mènera à terme à cette incompréhension qui demeure toujours en vigueur entre deux minorités qui, somme toute, demeurèrent longtemps semblables dans leur situation vis-à-vis de la bourgeoisie anglo-écossaise, véritable bénéficiaire de cette inimitié. Les clivages imposés par les

idéologies sociales dominantes dans les années 1930 (catholicisme anti-œcuménique, impérialisme britannique, repli sur la nation juive) tendaient pour leur part à fractionner la classe ouvrière au profit des mythologies ethno-confessionnelles, comme en fait foi la fantasmagorie qu'évoque Irving Layton, témoin direct de cette époque :

In Montreal the dominant ethnic groups stared at one another balefully across their self-erected ghetto walls. Three solitudes. I remember the feelings of anxiety I had as a boy whenever I crossed St. Denis Street. This street marked the border between the Jewish and the French-Canadian territories. East of St. Denis was hostile Indian country densely populated with church-going Mohawks somewhat older than myself waiting to ambush me... Bleury Street and beyond, walking westward, took me into that other ghetto, the one where the Anglo-Saxons lived in tree-lined and privileged aloofness... So that when I found myself in Westmount... I'd feel a different kind of menace. One that was internal rather than external in its thrust... Here I always felt myself to be a trespasser, not a warrior as I did when I crossed St. Denis Street³².

CONCLUSION

Les *Downtowners* de la première et de la deuxième génération offraient — cela pourrait nous étonner aujourd'hui — un curieux amalgame allant de la piété au marxisme militant, en passant par le libéralisme nord-américain, alliant une sorte de connivence entre l'esprit du misnagdisme (l'orthodoxie classique opposée au hassidisme), du bundisme et du sionisme. Pour ceux qui sont familiers avec la dynamique de la judaïcité montréalaise au cours du XX^e siècle, la vue des personnes âgées, natives des rues Coloniale ou Saint-Dominique, vêtues d'habits surannés qui, n'ayant pas connu de véritable scolarisation, s'inscrivent plutôt à la vie prolétarienne dès le jeune âge, éveille immédiatement des images du monde juif d'autrefois. Ils sont les derniers représentants d'un temps historique devenu lointain, les légataires d'une histoire sociale dont l'expérience n'est plus véritablement reconnue de nos jours. L'époque de la grande dépression semble aujourd'hui révolue, oblitérée de la conscience collective d'une bonne partie des petits-enfants et arrière petits-enfants, comme nous avons pu le constater dans les entrevues avec les membres de la quatrième génération. Aujourd'hui encore, ces vieillards qui habitent Snowdon/Côte-Des-Neiges font souvent partie de la population qui, à Montréal, vit en dessous du seuil de pauvreté³³.

Membres d'un ensemble générationnel ayant successivement connu au cours des cycles de leur vie la fragmentation de l'esprit du judaïsme au profit d'une condition ouvrière internationaliste et syndicaliste, la revalorisation

de l'identité juive, et puis, enfin, le démantèlement de la logique inter-générationnelle par la fuite hors du Québec d'une majorité de ceux qui devaient assurer la descendance, ces vieillards qui ont activement vécu les années 1930, archives d'une valeur inestimable, portent aujourd'hui un jugement serein sur le parcours de la judaïcité et de la société civile montréalaise au cours du XX^e siècle.

Tombée en désuétude avec les mutations sociales qui l'ont affectée depuis les années 1950, la mémoire du *Red Light District* — en tant qu'il représentait un lieu de sociabilité gouverné par une éthique socialiste³⁴ — a pour sa part cédé le pas à une nouvelle image, celle d'un quartier désormais à vocation résidentielle, les bâtiments de l'époque étant progressivement démolis au profit de nouveaux édifices à condominiums, ce qui contribue autrement à condamner l'histoire sociale de cet espace, jadis géostratégique, à l'oubli. La transformation de la structure urbaine de l'ancien quartier mal famé en un lieu rendu désirable (disparition des usines, rénovation et reconstruction, implantation d'une classe moyenne de propriétaires) enterrera sans doute le souvenir de son ancienne vocation, à savoir un lieu de départ pour les plus pauvres vers une meilleure situation.

Aussi l'on tend à oublier que ce quartier jadis bigarré a été le lieu de la rencontre, passagère il est vrai, entre les Juifs ashkénazes et les Canadiens français. Le destin a voulu qu'ils progressent dans des directions opposées, les uns vers l'ouest, les autres vers l'est, en perdant du coup l'atmosphère œcuménique qui prévalut durant les années de la grande dépression. Pourtant, ils sont nombreux les descendants de ces vieillards, eux-mêmes nés dans le quartier, qui participent aujourd'hui activement à la société civile québécoise. Si ce sont eux qui ont commandé la mobilité vers l'ouest dans les années 1950, ils ne demeurent pas moins tributaires de l'apprentissage du relativisme culturel et de la solidarité concitoyenne. Mentionnons enfin qu'un mouvement communautaire vigoureux existe toujours dans le Mile-End et dans Milton Park, exprimé à travers des périodiques (notamment *Place publique*), ou des associations de voisinage et de quartier, de nombreuses coopératives d'habitation, et notamment à travers cet esprit d'ouverture qui est propre aux zones-carrefour.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Nous tenons à remercier Pierre Anctil, Jean Gould, Louis Jolicœur et Gaétane Morin, ainsi que les évaluateurs de la première version de l'article, pour leurs suggestions et commentaires.

2. *Red Light District* fait allusion aux lumières rouges qui éclairaient les innombrables bordels de ce nouveau quartier défavorisé situé immédiatement à l'est du boulevard

Saint-Laurent (pour une description vivante, voir Weintraub, *City Unique. Montreal Days and Nights in the 1940s and '50s*, Toronto, McClelland & Stewart, 1996, ainsi que Mordecai Richler, *Rue Saint-Urbain*, Montréal, HMH, 1971, ou Marcelle Brisson et Suzane Côté-Gauthier, *Montréal de vive mémoire, 1900-1939*, Montréal, Triptyque, 1994).

3. Du premier emplacement juif, dans le Vieux Montréal, autour des rues Saint-Urbain, Dorchester, La Gauchetière, ou Craig, il ne reste aujourd'hui que peu de traces, peu de vestiges apparents, à part peut-être le vénérable Monument National — *lieu de mémoire* partagé au cours des années 1930 par les nationalistes québécois et par les Juifs sionistes et yiddishistes — ou encore quelqu'usine aujourd'hui désaffectée, embauchant jadis de nombreux Juifs des environs (ainsi la Dominion Textile et autres très nombreuses filatures). La vieille pierre qui garnit encore le Vieux Montréal, celle des rues Saint-Pierre ou Saint-Jean Baptiste, abritait pourtant les synagogues fondatrices, les centres communautaires, les échoppes et les demeures des premiers juifs ashkénazes.

4. Louis Rosenberg, « Montreal », *Encyclopaedia Judaica*, New York, The McMillan & Co., 1971, p. 284-7.

5. Pierre Anctil, *Tur Malka. Flâneries sur les cimes de l'histoire juive montréalaise*, Québec, Septentrion, 1997, p. 57 et suiv.

6. L. Rosenberg, *ibid.*

7. I. Olazabal, « Entre les processus de communalisation et d'intersystème ; Juifs et Québécois francophones à Montréal à travers quatre générations », in Pierre Anctil, Ira Robinson et Gérard Bouchard, *Juifs et Canadiens français dans la société québécoise*, p. 107-26, Québec, Septentrion, 2000 ; *La transmission d'une mémoire sociale à travers quatre générations. Le cas des Juifs ashkénazes à Montréal*, thèse de doctorat en anthropologie, Université de Montréal, 1999.

8. Voir Simon Belkin, *Le mouvement ouvrier juif au Canada, 1904-1920*, Québec, Septentrion, 1999 ; Israël Medresh, *Le Montréal juif d'autrefois*, Québec, Septentrion, 1997 ; Hirsch Wolofsky, *Mayn Lebns Rayze, Un demi-siècle de vie yiddish à Montréal*, Québec, Septentrion, 2000 (traduits tous les trois par Pierre Anctil).

9. Au sens attribué par Pierre Nora dans *Les lieux de mémoire*, vol. 1 (La République), Paris, Gallimard, 1984.

10. Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Folio, 1988.

11. Certes, les quartiers bordant le canal Lachine (Verdun, Lachine, Pointe Saint-Charles) sont tout aussi multi-ethniques que le Mile-End. L'étude de ce dernier quartier nous semble cependant plus emblématique en ce qu'il est historiquement déterminant par son aspect frontalier.

12. Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, p. 111.

13. *Ibid.*

14. Nous avons tenu à obtenir, outre l'information bibliographique habituelle, une autre, de première main. Nous avons ainsi recueilli différents discours illustrant cette sociabilité informelle dont parle Linteau dans une série de six entrevues réalisées en

1996, dans le cadre de la thèse de doctorat, avec des hommes et des femmes nés entre les années 1910 et 1920, et ayant grandi autour du boulevard Saint-Laurent. Qu'elles soient remerciées d'avoir accepté que certains de leurs propos soient divulgués.

15. Les *Uptowners*, Juifs d'origine britannique et allemande, d'implantation plus ancienne (mais très faibles numériquement), habitent la partie haute de la ville, coupés en bonne mesure des préoccupations de leurs coreligionnaires de la partie basse. Mais cette partie « basse » cesse progressivement d'être sise au sud de Sherbrooke, en bas de la côte, se déplaçant plutôt vers le pied du Mont Royal. La suppression de l'ancienne dichotomie entre la ville haute et la ville basse amorcée à la fin du XIX^e siècle se traduit par le repli des *Uptowners* vers le flanc sud du Mont-Royal, dans le *Golden Square Mile* (Westmount et les hauteurs de la rue des Pins ou le long des rues attenantes à Peel).

16. Cf. P. Anctil, *Le rendez-vous manqué. Les juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*, Québec, IQRC, 1988; *Tur Malka*, op.cit., 1997; Mordecai Richler, *Son of a Smaller Hero*, Toronto/Montreal, McClelland and Stewart Ltd. 1955; *Rue Saint-Urbain*, Montréal, HMH, 1971. Les environs du parc Lafontaine — non loin du faubourg à m'lasse — le Carré Saint-Louis, ainsi que le flanc nord du Mont Royal, constituaient pour leur part le lieu de résidence de la bourgeoisie canadienne-française.

17. Voir Aline Gubbay, *A Street Called The Main: The Story of Montreal's Boulevard St-Laurent*, Montreal, Meridian Press, 1989; P. A. Linteau, op. cit.

18. William Weintraub, op.cit., p. 185, rend compte des conditions insalubres qui y régnaient encore dans les années 1940, les rats et les blattes disputant vivres et habitations aux locataires.

19. I. Medresh, op. cit., Bernard Fiegler et David Rome, *Hannaniah Meir Caiserman. A biography*, Montreal, Northern Printing, 1962.

20. Voir Bernard Dansereau, « La place des travailleurs juifs dans le mouvement ouvrier québécois », in Pierre Anctil, Ira Robinson et Gérard Bouchard, *Juifs et Canadiens français dans la société québécoise*, p. 127-54, Québec, Septentrion, 2000.

21. Les partisans du Bund ont certainement été minoritaires à Montréal, et ce pour des raisons intrinsèques au mouvement (les bundistes comme les hassidim ne migraient généralement pas). Il demeure cependant que cette tradition culturelle politique qui germe avant même la constitution du parti ouvrier juif Bund en Lituanie, en 1905, a influencé une grande partie des migrants. Cette influence se reflète tant dans la sphère de la lutte prolétarienne que dans celle de la volonté d'accès à la culture et au progrès social.

22. Joseph Staline, *Le marxisme et la question nationale*, Paris, Éditions du Centenaire, 1974, p. 48-61.

23. Zygmunt Bauman, « Modernity and Ambivalence », in Mike Featherstone (dir.), *Global Culture: Nationalism, Globalization and Modernity*, London-Newbury Park-New Delhi, Sage, 1990, p. 150.

24. *Ibid.*

25. Nous parlons de l'espace géographique qui, à l'est du boulevard Saint-Laurent, sépare celui-ci de la rue Saint-Denis, soit l'ancienne municipalité appelée Côteau-

Saint-Louis, aménagée autour des carrières Dubuc et Limoges situées à l'emplacement de l'actuel Parc Laurier (Benoît et Gratton, *op. cit.*, p. 157).

26. David Rome et Jacques Langlais, *Les pierres qui parlent. Stones that Speak*, Montréal, Septentrion, 1992, p. 90

27. Keinosuke Oiwa, *Tradition and Social Change : An Ideological analysis of the Montreal Jewish Immigrant Ghetto in the Early Twentieth Century*, Cornell, Cornell University, 1988.

28. Lothar Baier, *À la croisée des langues. Du métissage culturel d'Est en Ouest*, Paris, Montréal, Actes Sud/Leméac, 1997. Dans *Le trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 1994, Sherry Simon établit une comparaison tout aussi stimulante en montrant comment la littérature québécoise est tributaire d'une interdépendance linguistico-culturelle.

29. Voir le documentaire de Stanley Asher et Dov Okounoff, *Montreal Jewish Memories. Stories of the Twenties and Thirties*, Montreal, D.O. Film Production, 1993.

30. Shulamis Yelin, *Shulamis. Stories from a Montreal Childhood*, Montréal, Véhicule Press, 1983.

31. « Aux préjugés des Canadiens français, nous opposons nos propres préjugés. Si nombre d'entre eux étaient persuadés que les Juifs de la rue Saint-Urbain étaient secrètement riches, eh bien ! le Canadien français était pour moi un mâcheur de gomme et faible d'esprit. », M. Richler, *Rue Saint-Urbain*, *op. cit.*, p. 90.

32. Cité par Mervin Butowsky, « Irving Layton : the Invention of the Self », dans Ira Robinson et Mervin Butovsky (eds.), *Renewing our Days, Montreal Jews in the Twentieth Century*, Toronto, Vehicle Press, 1995, p. 167-8.

33. Voir Robert Shahrar, *A Survey of Jewish Life in Montreal*, Montréal, Federation Jewish Community Services of Montreal, 1996.

34. Fred Rose, député de la circonscription de Montréal-Cartier à la Chambre des Communes, est le deuxième communiste à avoir jamais siégé au Parlement (1943-1945), avant qu'il ne tombe en disgrâce pour accusation d'espionnage au profit de l'Union soviétique stalinienne. Immigré lui-même, Fred Rose sera déporté dans son pays d'origine, la Pologne, en 1953. Pour une description de ce chapitre de l'histoire du Canada, voir W. Weintraub, *op. cit.*, chap. 11.